

prété irréprochable, une santé vigoureuse. Ces éleveurs mettent de la coquetterie dans les soins qu'ils donnent à leurs animaux : c'est pour ces cultivateurs une affaire d'amour-propre, un devoir, une nécessité. La nourriture n'est certes pas préférable à celle que les animaux reçoivent dans d'autres localités, mais ces résultats sont obtenus par des pansements et des lavages réguliers.

La saleté bouche les pores de l'animal ; elle empêche la fonction de l'exhalation et de l'absorption nécessaires à son existence. Si l'on enduisait un être quelconque d'un vernis interceptant entièrement la communication intérieure et extérieure, bouchant totalement les pores, il ne pourrait résister malgré la liberté de respiration, et périrait infailliblement dans un temps très-court. En conséquence, lorsque la saleté obstrue une portion des pores, il est facile de comprendre que l'animal doit en souffrir beaucoup, car la nature ne lui a donné que le nécessaire ; les fonctions vitales, nutritives et digestives ne s'opèrent plus avec la même facilité ; il ne périt pas, mais il devient souffreteux, tombe dans une espèce de langueur, et sa santé s'affaiblit, au lieu de s'améliorer. Dans une machine tous les rouages doivent se trouver parfaitement en harmonie ; ils sont tous d'une utilité absolue, ou bien la machine se détraque et ne rend plus aucun des services qu'on pourrait en attendre.

Les éleveurs dont nous parlions plus haut connaissent tout aussi bien que nous la valeur des bras de l'homme, aussi savent-ils les employer utilement. Rien au monde cependant ne peut leur faire négliger les soins à donner au bétail ; ils en comprennent toute l'importance, et connaissent l'avantage, le bénéfice qu'ils en retirent. L'animal bien tenu est toujours gai ; il est plus apte au travail ; il en fait une plus grande quantité ; il prospère mieux, et les races, au lieu de s'abâtardir, se développent largement : c'est là une des principales causes de leur amélioration. Nous sommes frappés de la beauté de races d'animaux qui proviennent de l'Angleterre ou d'Ecosse, et il est reconnu que cet état supérieur provient des soins donnés à l'hygiène et à la reproduction ; ces intelligents éleveurs ne craignent pas de parcourir une longue distance pour se procurer de superbes taureaux et de magnifiques étalons dans le but d'améliorer leurs troupeaux. Dans notre pays la négligence est extrême sous ce rapport, aussi l'amélioration de nos races d'animaux se fait elle lentement.

Pourquoi cette supériorité du bétail en Angleterre et en Ecosse ? d'où vient la cause de la différence ? La nourriture n'est ni plus substantielle ni plus abondante, mais elle est administrée avec plus de précautions, les chevaux sont conduits avec habileté, sagesse, et rarement brutalisés ; tous les soins, enfin, leur sont prodigués.

On peut en quelque sorte bien juger du caractère d'un peuple par la manière dont il traite les animaux. A quoi sert cette brutalité révoltante ? Arrive-t-on à de meilleurs résultats ? Evidemment non. Il ne faut pas exiger d'un cheval ou d'un bœuf que ce qu'il peut faire.

Les chevaux, surtout, ont souvent à supporter des traitements cruels, et cependant peut-on rencontrer un animal plus intelligent, plus actif et plus utile ? Que les hommes sont peu raisonnables dans certaines

occasions ! Bien souvent nous avons été témoin de faits inouis : de pauvres chevaux étaient écrasés sous le poids de fardeaux énormes par les coups de la brutalité du conducteur ; on se demande souvent lequel des deux a la raison en partage, et toujours on est disposé à attribuer la mauvaise part au conducteur.

L'Être Suprême nous a donné des aides pour partager les fatigues, satisfaire nos caprices, nos besoins, et le plus souvent nous ne savons que les maltraiter. De pareils procédés déshonorent une paroisse dans laquelle on se livre à de semblables excès qui sont une injure à la civilisation. La brutalité est un vice funeste ; elle devient un crime lorsqu'elle est poussée à ses derniers excès. L'homme méchant pour les animaux est dangereux pour la société, car, tôt ou tard, il applique à ses semblables le même traitement et devient cruel pour eux. Quoiqu'on en dise, les sociétés protectrices des animaux, telles qu'établies dans les villes, ont un haut but de moralité, et nous souhaitons en voir l'établissement dans toutes les paroisses de la Province.

De grandes réformes sont donc nécessaires dans les soins à donner au bétail, et grâce aux primes accordées par les sociétés d'agriculture, pour les fermes les mieux tenues, nous espérons chaque année constater des améliorations.

Jamais on ne peut donner trop de soins aux animaux sous le rapport de la propreté, élément essentiel de l'hygiène ; tâchons aussi d'employer un peu plus de douceur à leur égard ; que la brutalité disparaisse de nos mœurs : c'est une habitude pernicieuse et contraire aux intérêts agricoles. Par la manière dont le bétail est tenu dans une ferme, on juge facilement de l'aptitude des cultivateurs. Les soins que l'on donne au bétail sont productifs d'un intérêt qui augmente le capital et accroît en conséquence la richesse d'un pays.

Apiculture.

Des connaissances nécessaires pour acheter les abeilles, ou pour discerner les bons paniers.—Pour peupler ses paniers, on peut, si on a des ruches, en prendre les jetons.

Il faut acheter les essaims dès qu'ils sont ramassés, et avant qu'ils aient commencé à travailler.

Ou bien, on achète les mères en août, septembre et octobre (au commencement de l'automne), quand les ruches sont pleines de cire et de miel ; et pour le mieux, au commencement du printemps, parce qu'elles ont alors essuyé tous les risques, et que le transport ne les affame plus. Il ne faut point les transporter en été, parce que la cire est molle à cause de la chaleur, et les alvéoles où est le miel n'étant pas tous bouchés, l'édifice de cire tomberait, le miel coulerait, et noierait les abeilles.

1o. Pour bien choisir celles qu'on achète, il faut, 1o. que les paniers soient pleins d'ouvrages et de mouches à proportion. Trop d'abeilles sur un petit ouvrage, marquerait qu'elles sont paresseuses et de mauvaise race ; et le trop de matériaux, sans ouvriers, ne servirait qu'à prouver la faiblesse de la peuplade.

2o. Observer leur âge par la cire. On a déjà dit que la cire blanche est de l'année, la jaune et brune de deux ans, et la noire ou presque noire, de trois à quatre ans, et quelquefois davantage. On pourrait